



CINÉMA

«War Witch», un film poignant

«War Witch» décrit l'Afrique à hauteur d'enfants dans un film à la fois dur et plein de tendresse. Interview du réalisateur Kim Nguyen. **PAGE 16**

LE MAG

CLUB 44 «Comment se réinventer?» s'interroge l'écrivain Jean-Pierre Martin.

«Une question de survie»

LE CONTEXTE

Auteur d'une œuvre tardive considérable, l'écrivain Jean-Pierre Martin n'a cessé de se renier avec panache au cours d'itinéraires fracassés. En conférence demain au Club 44.

CATHERINE FAVRE

Toute son œuvre se retourne contre la meute qui crie «Mort à l'apostat!» Tous ses romans, essais, biographies – une quinzaine de publications au total – stigmatisent le prêt-à-penser, le dogmatisme, la moutonnerie. Toutes ses admirations vont à ses pairs défrôqués, les transfuges qui ont osé se réinventer: Rousseau, Michaux, Queneau, Malraux, pour la rime, et tant d'autres encore.

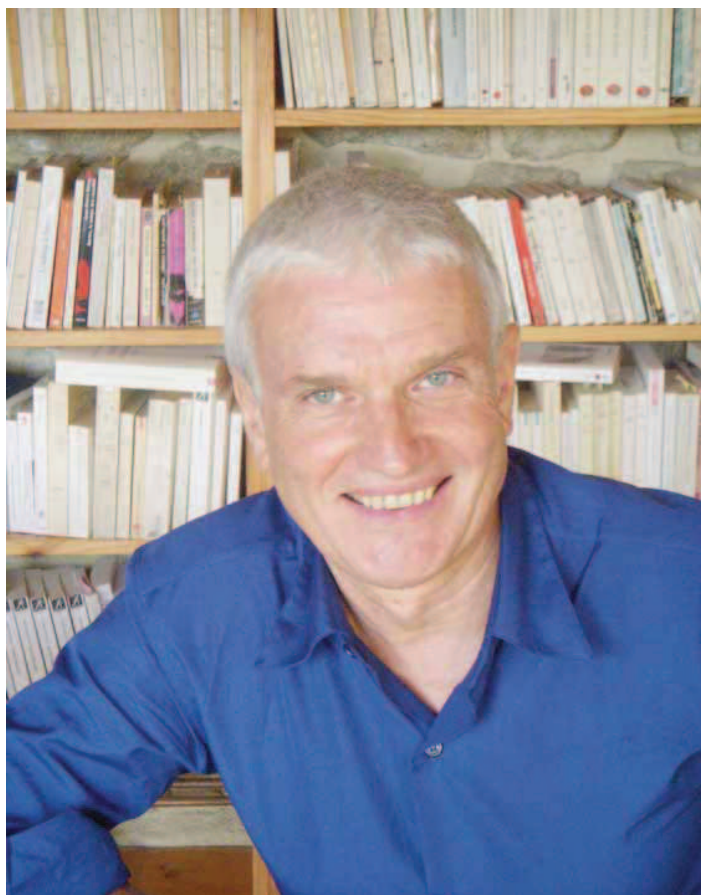
L'histoire pourtant avait commencé dans le camp des endocrinés, des embrigadés, pour Jean-Pierre Martin, 64 ans, ancien militant communiste, chanteur du maïs des années de plomb. Entretien avec un renégat flamboyant.

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous réinventer, fondamentalement?

Se réinventer, le projet est ambitieux. Ce serait formidable si l'on pouvait se dire, sans forfanterie aucune: «Je me suis réinventé!» C'est plutôt un effort, une tentative, une expérience salutaire que j'évoque à travers mon passé (fait en particulier d'engagement militant, de désillusion politique, de ruptures sentimentales, de changements géographiques et existentiels) et surtout, à travers d'autres vies que la mienne.

Tout le monde peut donc se réinventer, devenir autre?

L'auto-analyse à laquelle je procède, qui correspond à une existence en lignes brisées, chacun pourrait la faire sur soi-même, même s'il a eu l'impression d'un parcours continu. Chaque étape de la vie nous oblige à reformuler l'équation de notre existence. La réinvention, ou encore la renaissance est parfois une question de survie, c'est une nécessité à laquelle nous contraignent tous les événements importants auxquels nous sommes confrontés: une guerre, un désengagement,



«L'idée d'une «fidélité à soi-même» me semble une imposture...» JEAN-PIERRE MARTIN ÉCRIVAIN

une conversion, une séparation, une naissance, la perte d'un être cher, un accident...

L'abjuration serait alors inhérente à la condition humaine?

Comment pourrions-nous traverser les années en restant inchangés, tels des blocs de pierre (et encore, l'érosion)? L'idée d'une «fidélité à soi-même» me semble une imposture: elle sup-

pose que nous soyons assurés d'être nous-mêmes, indéboulonnables, bardés de certitudes et d'habitudes. Cette idée, pourtant souvent présentée de façon valorisante, me semble en fait terrifiante.

Mais pourquoi se réinventer, finalement? La posture d'apostat est inconfortable. Les renégats n'inspirent que défiance, alors

que les «hommes de conviction» sont pris au sérieux quelles que soient lesdites convictions.

L'apostasie n'est aucunement une posture. Ce mot résonne violemment dans notre temps. Dans mon «Eloge de l'apostat» (Seuil, 2010), j'emploie volontairement le mot «apostat» pour le retourner contre la foule lynchuse qui crie «Mort à l'apostat!». Ce fut pour crime d'apostasie que Khomeiny réclama

l'exécution de Salman Rushdie, et qu'on pourchasse encore, parmi bien d'autres, Taslima Nasreen ou Ayaan Hirsi Ali. Au Soudan, l'apostat est puni de mort par la charia. Il y a là un enjeu fondamental de notre époque: l'apostat, en ce sens, est celui qui refuse d'adhérer à un fanatisme communautaire.

L'expérience de l'apostasie, telle que je l'entends, est un geste de déconditionnement. Son ambition est de rompre avec les valeurs conservatrices originaires de la communauté.

Mais en Occident, l'apostat est soluble dans les valeurs démocratiques. Les enjeux semblent tout de même différents?

En Occident, la condition d'apostat n'est guère plus enviable. Un exemple? Orwell, Camus furent considérés comme des traîtres, dans les années 1950, pour avoir dénoncé le totalitarisme stalinien. Et plus encore Koestler, qui appartient au Komintern. «Le monde respecte le converti au catholicisme ou au communisme», écrit Koestler, «mais abhorre le prêtre défrôqué de toutes les croyances. Cette attitude se présente rationnellement comme le dégoût des renégats.» D'une façon plus générale, toute rupture – avec un être cher, un parti, une religion, une croyance, une opinion – contraire le monde comme il va, réfractaire au changement.

Comment échapper à tout dogmatisme, à tout embrigadement?

Il n'y a pas de recette, mais il y a, il me semble, des garde-fous. Il faut apprendre à douter, à se méfier de la certitude. Marguerite Duras, après avoir rompu avec le PC, s'en est prise de façon régulière à ce qu'elle appelle «le péremptoire du militant».

Mais aujourd'hui, la moutonnerie n'est-elle pas érigée en mode de vie à l'ère d'internet, de la mondialisation de l'information?

La moutonnerie, ce qu'Orwell a appelé l'orthodoxie, ou encore la doxa, c'est un danger permanent. Un danger sans doute accru par le cyberspace, mais je crois que cette histoire a commencé à l'âge des cavernes. ○

REPÈRES

LA CONFÉRENCE Demain à 20h15 au Club 44, à La Chaux-de-Fonds.

LE FESTIVAL Conférence proposée en partenariat avec le festival littéraire itinérant de Franche-Comté «Les petites fugues» (jusqu'au 25 novembre, www.crl-franche-comte.fr)

À LIRE Queneau Losophe, Gallimard, 2011; «Les écrivains face à la doxa», Corti, 2011; «Les liaisons ferroviaires», Champ Vallon, 2011

TROIS QUESTIONS À...



FABIEN PURRO
30 ANS, NEUCHÂTEL,
CO-AUTEUR AVEC
FLAVIEN MAULIER
DU SPECTACLE
«UNE NUIT AVEC
CÉLINE»

Une nuit avec Céline dans les bas-fonds londoniens

Ni pamphlets, ni relents antisémites dans cette «Nuit avec Céline» présentée dès demain au public du Passage et aux lycéens de tout le canton. Créé dans l'esprit de «Guignols band», roman où Louis-Ferdinand Céline plonge dans les bas-fonds londoniens entre lupanars et buveries, le spectacle, mis en scène par Maya Hirsch et interprété par une jeune troupe neuchâtelaise formée d'amateurs chevronnés, relève d'une véritable performance scénique alliant danse, musique et comédie.

Vous prétendez ressusciter sur scène l'ombrageux, le sulfureux Louis-Ferdinand Céline. C'est un peu gonflé, non?

C'est très prétentieux, oui. Mais on n'étudiait pas Céline de mon temps au lycée. Je ne l'ai découvert qu'en 2011 au moment de la polémique autour de la commémoration des 50 ans de sa mort. Il est «incommémorable» et pourtant il laisse une œuvre majeure qu'on ne peut plus occulter au 21^e siècle. Nous pensons qu'il est possible de mettre de côté l'antisémitisme collabo pour ne célébrer que le génie littéraire. Nous ne nous serions sans doute pas lancés dans cette aventure sans l'aspect pédagogique du projet mené avec le soutien des profs de français des trois lycées cantonaux. Il s'agit de son roman le plus comique, le plus hilarant...

Ah bon, Céline comique?

Je ne suis pas en train de prétendre que c'est un grand comique, mais il n'était pas seulement l'écrivain sombre, ténébreux de «Voyage au bout de la nuit». Les dialogues de «Guignols band» sont souvent violents, crus, grivois, mais aussi très drôles comme si le rire était l'arme ultime permettant de prendre un peu de distance par rapport à la misère crasse, profonde, sans espoir de rémission, qu'il décrit.

Comment adapter un roman de Céline sur scène? Michel Audiard estimait que son œuvre était impossible «à dire à haute voix».

C'est vrai, mais Fabrice Luchini l'a fait. Même si l'œuvre de Céline est presque exclusivement restée confinée à l'intérieur des livres, il a révolutionné l'idée même du langage parlé en littérature. Nous nous en trions en alternant le mode narratif et les dialogues de «Guignols band», le tout sur fond de danse et de musique, deux éléments qui font totalement partie de l'univers de Céline. Je tiens à préciser que nous avons obtenu l'autorisation des éditions Gallimard pour les reprises de «Guignols band». ○ CFA

INFO

Neuchâtel: théâtre du Passage, demain, vendredi, samedi à 20h30, dimanche à 17h, rés. 032.717.79.07, guignolsband.ch

Un prof ouvrier en sabots suédois

Né à Nantes en 1948, Jean-Pierre Martin débute «au moins cinq vies» dans son parcours: il fut étudiant «mal dans sa peau» à l'aube de Mai 68; puis ouvrier d'usine et militant de la gauche prolétarienne durant cinq ans (il écope au passage de deux mois de prison ferme pour «apologie du crime d'incendie volontaire»), expériences qu'il transposera plus tard dans son roman «Le laminoir» (Champ Vallon, 1995).

On le retrouve ensuite «baba cool assez speed» en Auvergne où il s'essaye à la fabrication de sabots suédois, titre d'un autre de ses romans publié chez Fayard en 2004. Puis le voilà bourlingueur en

Amérique et en Asie, pianiste de jazz aussi (il initie des «lectures be-bop»), tout en préparant par correspondance le concours de l'agrégation de lettres et une thèse sur Henri Michaux, prémices à une monumentale biographie. En 1988, il enseigne une année aux Etats-Unis, à l'Université d'Oregon, et se consacre désormais en grande partie à l'écriture. Ses premiers récits publiés dans la NRF sont réunis chez José Corti sous le titre «Le piano d'Épictète» (1995). Etabli aujourd'hui en Ardèche, il est professeur de littérature contemporaine à l'Université Lyon II et membre de l'Institut universitaire de France. ○

CENDRARS L'APOSTAT

Le Chaux-de-Fonnière Blaise Cendrars illustre parfaitement le propos de Jean-Pierre Martin: «Frédéric Sausser, conforme à son pseudonyme, Cendrars, l'homme aux mille vies, prêt à chaque instant à renaître de ses cendres, a été frappé en 1915 par un obus, et amputé le lendemain de son bras droit. La vita nova se présentait alors pour lui, une fois de plus, comme un salut: «Je suis l'homme qui n'a plus de passé. Seul mon monogon me fait mal.» ○